



---

## Stendhal et l'historiographie bonapartiste

Un problème de positionnement

*Stendhal and Bonapartist Historiography : a Problem of Positioning*

François Vanoosthuyse

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/894>

ISSN : 1969-6434

**Éditeur**

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

**Édition imprimée**

ISBN : 978-2-37747-006-8

ISSN : 0151-1874

**Référence électronique**

François Vanoosthuyse, « Stendhal et l'historiographie bonapartiste », *Recherches & Travaux* [En ligne], 90 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/894>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Recherches & Travaux

---

# Stendhal et l'historiographie bonapartiste

Un problème de positionnement

*Stendhal and Bonapartist Historiography : a Problem of Positioning*

François Vanoosthuyse

---

- 1 La littérature bonapartiste de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle constitue un phénomène de librairie considérable, dont il importe de prendre la mesure dès qu'on s'intéresse à la manière dont Henri Beyle se saisit lui-même des questions politiques vertigineuses que pose, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, l'histoire de Napoléon.
- 2 Par « littérature bonapartiste », j'entends une littérature qui porte les valeurs du bonapartisme, ce qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, signifie nécessairement une référence à Napoléon lui-même et à son « épopée ». Même si je vais me concentrer ici sur les histoires et les Mémoires parus sous la Restauration et la monarchie de Juillet, je voudrais simplement rappeler en guise de préambule que des textes d'obédience bonapartiste sont publiés, dits et joués avec un grand retentissement, dans tous les genres, au cours des années 1820 et 1830. L'enjeu est de situer Henri Beyle, idéologiquement et littérairement, dans ce contexte.
- 3 Sous la Restauration (période où les rangs de l'Académie, de l'Assemblée, de l'armée sont encore occupés par d'anciennes gloires des années impériales), il n'est pas interdit d'évoquer l'empereur dans un poème, une chanson, un roman, un livre d'histoire, des Mémoires. Las Cases, Jomini, Ségur, et beaucoup d'autres, font paraître leurs histoires et leurs Mémoires. Et si on ne peut représenter Napoléon lui-même sur une scène de théâtre, la censure n'est pas telle qu'on interdise de jouer des pièces politiques transparentes, qui contournent l'interdiction d'une manière plus ou moins provocante. Sur les scènes subventionnées, place est faite aux pièces d'obédience bonapartiste, face aux pièces légitimistes. La tragédie de *Sylla*, dont le rôle titre fut joué par Talma sur la scène du Théâtre Français six mois après la mort de l'empereur, est un exemple parmi beaucoup d'autres de ce théâtre historico-politique, où, dans un scénario à sujet romain ou médiéval, on fait une claire allusion à la personne de Napoléon<sup>1</sup>. Dans la même veine,

le 5 juin 1822, Lucien Arnault donne sa tragédie de *Régulus* au Français, avec Talma encore dans le rôle titre. Usant des dénégations que la censure nécessite, l'auteur, ancien auditeur au Conseil d'État comme Beyle, intendant, sous-préfet et préfet sous l'Empire, achève sa préface par ces mots :

De jeunes Français voués au culte du travail, au respect des lois, à l'amour de la Patrie et au souvenir des vertus antiques, sont venus voir Régulus, mais c'est littérairement qu'ils ont jugé une œuvre littéraire ; et transportée sous les murs du vieux Capitole, ce n'était qu'aux demi-Dieux du Tibre que cette jeunesse, l'orgueil et l'espoir de la France, décernait ses applaudissements<sup>2</sup>.

- 4 La police surveille les théâtres mais n'en interdit pas l'accès aux étudiants patriotes. Tout au long des années 1820, l'atmosphère, dans les salles et après les représentations, est houleuse. Certains théâtres du boulevard, actifs sous le régime précédent, continuent de donner des spectacles grandioses représentant la légende de la Grande Armée, comme y sont aussi autorisés panoramas et dioramas : le Cirque-Olympique propose des reconstitutions de batailles avec chevaux et canons<sup>3</sup>. L'interdiction de représenter Napoléon sur les théâtres tombe sous Juillet. Au cours de l'année 1831, pas moins de 29 pièces mettent en scène l'empereur<sup>4</sup>. Le 10 janvier à l'Odéon, la première du *Napoléon Bonaparte* d'Alexandre Dumas, drame monstre nécessitant des dizaines de figurants recrutés parmi d'anciens soldats, est annoncée par un déploiement publicitaire énorme, et donne lieu à un cérémonial mémoriel et politique : dans le public, les anciens gardes nationaux se rendent au spectacle en uniforme, et les nombreux tomber de rideau, nécessités par les changements de décor, sont l'occasion de jouer la musique militaire entendue vingt ans auparavant sur les champs de bataille<sup>5</sup>. La frontière entre réalité et fiction est brouillée dans ce qui s'apparente alors à un rituel de réincarnation de l'histoire.
- 5 Rappelons, en outre, l'importance de la référence napoléonienne dans le roman et dans la poésie des années 1830 et 1840. Qu'on songe, pour s'en tenir à ces deux auteurs majeurs, aux cas de Balzac et d'Hugo<sup>6</sup>.
- 6 Voilà dans quel environnement Beyle élabore le bonapartisme singulier de « M. de Stendhal ». À son retour de Milan, où il a rédigé la *Vie de Napoléon*, il évolue dans le contexte de ce bonapartisme primitif dont Béranger, son poète préféré, et Delavigne, l'auteur des *Vêpres siciliennes* et des *Messéniennes*, moins appréciées mais bien connues de lui<sup>7</sup>, sont les deux figures littéraires les plus éminentes. Ses chroniques anglaises sont clairement orientées contre la réaction catholique et monarchiste, tandis qu'elles apportent leur soutien, globalement, aux productions de son camp. Mais les chroniques témoignent aussi du fait qu'en matière de littérature et de spectacle, Beyle est bonapartiste dans les limites de la simple raison. C'est ainsi qu'il rend compte avec l'ironie qu'on lui connaît, dans le *London Magazine* de septembre 1825, de *La Napoléonade, ou la Providence et les Hommes, poème héroïque, en 24 chants, contenant l'histoire exacte et impartiale de la vie politique et militaire de Napoléon*, d'un certain comte de Paoli<sup>8</sup>. Il est bonapartiste surtout dans les limites que lui fixe sa propre conception de la langue littéraire et de la modernité. Il soutient avec retenue les romans de mœurs de Lamothe-Langon, qui opposent avec une certaine crispation, un certain manque de subtilité et de vérité, la rigueur morale supposée des années impériales à la corruption des mœurs de la Restauration (*Monsieur le préfet*<sup>9</sup>), et il reste imperméable aux vingt-huit sizains de l'*Ode à la colonne de la place Vendôme*, comme à tout ce que publie Hugo. Le romantisme ne semble pas avoir été friand des spectacles des Franconi au Cirque-Olympique, pas plus d'ailleurs que des panoramas et des dioramas de Langlois et Daguerre<sup>10</sup>. *Racine et*

*Shakespeare* montre qu'il est bien moins enthousiasmé par le théâtre néoclassique et édifiant des années 1820 que la jeunesse des écoles ; simplement il partage dans une large mesure « le culte du travail », « l'amour de la Patrie » et « le souvenir des vertus antiques » revendiqués par Lucien Arnault. S'il n'a jamais été un béni-oui-oui du régime impérial, il ne l'a jamais trahi non plus ; son admiration et même son amour pour le jeune Bonaparte se sont toujours conservés, ce dont témoignent encore dans la seconde moitié des années 1830 les *Mémoires sur Napoléon* et *La Chartreuse de Parme*.

- 7 Bien qu'elles ne correspondent pas du tout au canon, en particulier pas à celui du bonapartisme « démocratique », il convient d'envisager les productions signées Stendhal, tout au long des années 1820 et 1830, comme des contributions majeures à l'histoire littéraire du bonapartisme. C'est cet aspect problématique du positionnement d'Henri Beyle qu'on voudrait examiner, en s'attachant plus particulièrement, dans les limites de cet article, au commentaire qu'il fait de l'historiographie bonapartiste et au prolongement qu'il lui donne.

## Aperçu de l'historiographie bonapartiste connue de Stendhal

- 8 Il faut penser les deux contributions stendhaliennes au grand récit napoléonien<sup>11</sup> dans un contexte où l'offre et la demande ont été considérables sur le marché des « histoires de Napoléon ». Voici quelques titres, assortis de leur sous-titre et éventuellement du texte de leur brochure publicitaire, classés par ordre chronologique :

- *Bonaparte ou l'homme du destin*, TABLETTES HISTORIQUES ET CHRONOLOGIQUES, Présentant le PRÉCIS de la Vie entière de cet Homme extraordinaire ; des détails très-curieux sur sa Maladie, sa Mort, son Cercueil et ses Funérailles ; l'Isle de Sainte-Hélène ; des Anecdotes, des Particularités sur Joséphine, les généraux Bertrand et Monthon, et des Galanteries ignorées, etc., Par J. P. R. C\*\*\*[uisin], à PARIS, Chez LE ROY, Libraire, rue du Coq-St.-Honoré, N° 5 ; LÉCRIVAIN, Boulevard [sic] des Capucines, N° 1 ; Et les marchands de Nouveautés, AN DU DEUIL DE LA GLOIRE ; 1821<sup>12</sup>.
- *Mémorial de Sainte-Hélène, ou Journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon durant dix-huit mois, par le comte de Las Cases, réimpression de 1823 et 1824, avec de nombreuses corrections et quelques additions*, à Paris, Dépôt du Mémorial, et chez Bossange, Béchét, Roret.
- *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité*<sup>13</sup>, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon, Paris, Firmin-Didot, 1822-1823.
- *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, par le Général Comte Philippe de Ségur, Paris, Beaudoin frères, 1824.
- Jacques de Norvins, [baron de Marquet de Montbreton], *Histoire de Napoléon*, illustrée par Raffet, Paris, Furne et C<sup>ie</sup>, 1827.
- Antoine-Henri de Jomini, *Vie politique et militaire de Napoléon racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*, paru sans nom d'auteur à Paris, chez Anselin, en 1827<sup>14</sup>.
- Du même auteur, et la même année : *Atlas militaire et portatif, par le Général Baron de Jomini, pour l'intelligence des relations des dernières guerres, et notamment pour la vie politique et militaire de Napoléon*.
  - Ouvrage dont le prospectus est rédigé ainsi :
    - Un volume in-folio, composé de 31 Cartes et Plans topographiques coloriés, sur lesquels sont indiqués tous les mouvements des corps ou portions de corps français et

ennemis et les divers moments d'une même bataille, et de 5 magnifiques Cartes générales, gravées avec le plus grand soin ;

- Accompagné d'un volume in-folio de LÉGENDES sur lesquelles, dans un style simple et précis, sont décrits, parallèlement et simultanément, tous les mouvements des armées françaises et ennemies. Prix des 2 volumes cartonnés : 37 francs<sup>15</sup>.

- *Histoire générale de Napoléon Bonaparte, de sa vie privée et publique, de sa carrière politique et militaire, de son administration et de son gouvernement*, par A.[ntoine] C.[lair] Thibaudeau, parue en six volumes chez Ponthieu en 1828, et à Stuttgart chez Cotta<sup>16</sup>.
- *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle de 1792 jusqu'à la paix de Campo-Formio*, par le Maréchal Gouvion Saint-Cyr, Paris, 1829.
- Du même : *Mémoires pour servir à l'histoire militaire, sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*, Tome premier, 1798 et 1799, Paris, Anselin, Librairie pour l'art militaire, 1831.
- *Histoire de France sous Napoléon*, par M. [Louis Pierre Édouard] Bignon, Paris, Firmin-Didot, 1829-1830 pour les 6 premiers tomes, 1838 pour les quatre derniers.
- *Histoire populaire de Napoléon et de la Grande Armée*, par M. Horace Raison, publiée en 10 volumes, à Paris, chez Jules Lefebvre, en 1830<sup>17</sup>.
- Lucien Bonaparte, prince de Canino, *La vérité sur les Cent-Jours, suivie de documents historiques sur 1815*, Ladvocat, 1835.
- Du même, *Mémoires de Lucien Bonaparte, écrits par lui-même*, parus l'année suivante chez Gosselin<sup>18</sup>.
- *Des idées napoléoniennes*, par le prince Napoléon-Louis [sic] Bonaparte, Paris, Paulin, 1839.

- 9 Ce corpus, qui est loin d'être exhaustif, est contrasté. Certains de ces auteurs sont des personnalités considérables, et qui semblent avoir eu deux vies : une vie politique ou militaire extrêmement intense, et une vie d'écriture consacrée à la monumentalisation de la première. C'est le cas notamment d'Antoine Clair Thibaudeau, né sous Louis XV, ancien président de la Convention, Montagnard, député aux Cinq-Cents, préfet des Bouches-du-Rhône sous l'Empire, comte d'Empire, très engagé pendant les Cent-Jours, et mis en difficulté sous la Restauration<sup>19</sup>. C'est aussi le cas du diplomate Bignon<sup>20</sup>, de Las Cases, de Jomini, de Gouvion Saint-Cyr et du général comte de Ségur, dont *l'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, eut un retentissement considérable et suscita la polémique<sup>21</sup>.
- 10 Henri Beyle, qui se vivait et se représentait lui-même à juste titre comme un ancien cadre du régime, fut attentif aux publications de ces hommes éminents. Il fit systématiquement l'éloge de leurs ouvrages dans la presse anglaise, moins en raison de leurs qualités d'écrivains que parce qu'ils étaient les grandes figures et les cautions morales de la mouvance bonapartiste — contrairement à ceux qui, comme Soult, Oudinot, Fiévée, Soumet, Sophie Gay, et tant d'autres, l'avaient trahie<sup>22</sup>. Il recommande avec conviction dans les chroniques anglaises des années 1824 et 1825 la lecture des mémoires de Thibaudeau (c'est-à-dire des *Mémoires sur la Convention* et des *Mémoires sur le Directoire*<sup>23</sup>), et il défend encore longuement dans le *New Monthly Magazine* de mars et avril 1827 ses *Mémoires sur le Consulat, 1799 à 1804*, dont il cite un long passage relatif à la politique religieuse de Napoléon<sup>24</sup>. Beyle estime dans *L'Athenaeum* de mars 1828<sup>25</sup> et dans le *New Monthly Magazine* d'août 1828<sup>26</sup>, que *l'Histoire générale de Napoléon Bonaparte* est le livre où l'on comprend le mieux Napoléon. Dans les *Mémoires sur Napoléon* en revanche, il présente Thibaudeau comme un historiographe ordinaire<sup>27</sup>.
- 11 Plusieurs pages importantes des chroniques anglaises louent la vérité et l'indépendance de vue de *l'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812* de Philippe de

Ségur<sup>28</sup>. Beyle connaît également Las Cases, bien sûr, Jomini et Bignon, dont il cite d'autres ouvrages, et Gouvion-Saint-Cyr, qu'il admire comme officier et comme écrivain<sup>29</sup>. Les *Mémoires sur Napoléon* sont en grande partie une compilation de Las Cases, Jomini et Napoléon lui-même, comme l'indique précisément l'édition de Catherine Mariette.

- 12 Il convient de distinguer la démarche de ces historiographes, avec lesquels l'œuvre de Stendhal dialogue, de celle de journalistes comme Horace Raison, Cuisin ou Tissot, dont les récits n'ont pas la même valeur de témoignage, et dont l'activité a été plus opportuniste. C\*\*\*[uisin], l'auteur de *Napoléon ou l'homme du destin* (1821), semble avoir aussi été celui d'ouvrages antinapoléoniens publiés à Paris et à Bruxelles pendant la première Restauration, dont les titres sont *Les crimes secrets de Napoléon Bonaparte. Faits historiques recueillis par une Victime de sa Tyrannie* (Bruxelles et Paris, chez les marchands de nouveauté, 1815) ; *Le jugement dernier de Napoléon Bonaparte, ex-empereur* (Paris, Plancher, 1815) ; *Crimes et péchés de Napoléon Bonaparte* (Paris, Davi et Locart, 1816). La masse de publications occasionnées notamment par la mort de l'empereur, puis par les Trois Glorieuses, puis par le retour des Cendres, indique l'état de l'opinion, mais aussi le sens des affaires des auteurs et des éditeurs. Après Juillet, la convergence des mémoires républicaines et bonapartistes dans les classes populaires, la solidarité d'une partie de l'opinion libérale avec le bonapartisme, et d'une manière générale le renouveau des activités politiques de gauche, publiques ou clandestines, favorise la diffusion d'une littérature vouée à l'héroïsation de la figure de l'empereur comme à celle du simple soldat, à la glorification de la Grande Armée et de ses officiers, et à la chronique des Napoléonides. Jomini, pour vendre son propre *Atlas militaire et portatif*, reproche à cette littérature de n'être pas à la hauteur du grand homme qu'elle prétend servir<sup>30</sup>. Non sans toupet, Cuisin lui-même regrette qu'elle relève souvent de l'opération commerciale<sup>31</sup>. Maurice Samuels parle de « commercialisation du passé<sup>32</sup> ». La bibliographie fait apparaître un modèle d'auteur sériel, exploitant sur une période plus ou moins longue le filon napoléonien. Horace Raison écrit la même année (1830) *l'Histoire populaire de Napoléon* et une *Histoire de la famille Bonaparte de 1260 à 1830*, puis en 1836 une *Histoire de Napoléon* en un volume, parue chez Mme Huzard<sup>33</sup>. Pierre-François Tissot, homme de lettres en cour sous l'Empire, auteur par exemple d'un poème sur la bataille de Lützen, publie sous la Restauration des *Mémoires historiques et militaires sur Carnot* (1824), puis des *Souvenirs historiques sur Talma* (1826), puis, dans un contexte encore plus favorable (en 1833), une *Histoire de Napoléon* en deux volumes<sup>34</sup>. L'opération la plus profitable semble avoir été la grande *Histoire de Napoléon* de Jacques de Norvins, en un seul volume de grand format, relativement bon marché, illustrée par Raffet de plus de 500 images dans ce qui est depuis devenu le style canonique de l'imagerie bonapartiste<sup>35</sup>.
- 13 Il faut dire, à ne prendre que l'exemple de Cuisin, que la qualité historiographique de ces « histoires » semble douteuse : *Napoléon ou l'homme du destin* est écrit à coup d'anecdotes invérifiables, de *topoi* d'histoire militaire et d'hyperboles controuvées sur le demi-dieu. En termes strictement éditoriaux, on peut opposer *l'Histoire de Napoléon* de Jacques de Norvins et le livre luxueux et très soigneusement écrit de Philippe de Ségur, évidemment destiné à un public huppé et lettré, dont Beyle rend compte avec précision dans la presse anglaise. L'ouvrage de Norvins paraît participer de la mise en spectacle de l'histoire héroïque nationale, plutôt que d'une réflexion historique. Il alimente et façonne un bonapartisme populaire sur le terrain duquel Beyle ne s'est lui-même jamais situé sous la Restauration. Cependant, il l'exploite à plusieurs reprises sous Juillet, soit dans un contexte où la parole bonapartiste s'est libérée et popularisée, pour

rédiger ses propres *Mémoires sur Napoléon*. Quant à Ségur, il appréhende l'année 1812 dans le cadre intellectuel et dans le style de narration que les historiens grecs et romains ont aménagés pour le récit des grandes tragédies vécues par leurs nations : guerres civiles, trahisons, massacres, délires des chefs, défaites des armées et des peuples. Sans adopter pour lui-même cette façon d'écrire l'histoire, Beyle affirme cependant clairement dans les années 1820 son intérêt pour elle. Il réclame et cette hauteur de vue et cette légitimité que procure l'expérience directe des événements. Il les revendique pour lui-même. Pour lui, l'écriture de l'histoire semble alors se jouer dans cette tension entre la puissance spéculative et la dynamique des détails, entre la capacité à s'élever au niveau des principes, et cette autre qui consiste au contraire à rendre avec précision l'expérience vive. Mais dans les années 1830, il semble avoir cessé d'apprécier Ségur, et vouloir bâtir ses *Mémoires sur Napoléon* à partir de textes d'un bonapartisme plus banal.

- 14 Les mémorialistes et les historiographes légitimés par l'expérience et par l'autorité morale que leur confèrent leurs fonctions passées valent d'abord aux yeux du chroniqueur, dans les années 1820, pour la quantité et la qualité des informations qu'ils donnent à propos d'un aspect controversé du passé, et non pour leur capacité à dérouler la légende ou à transformer l'histoire en roman : ce n'est pas le « mythe romantique » de Napoléon, en voie de constitution, qui intéresse Beyle. Les historiographes que Beyle apprécie sont étrangers au romantisme, par conviction et par style, et l'on reconnaît en particulier dans son goût pour la prose de Gouvion-Saint-Cyr un reflet de sa propre tendance à la narration « pure », peu métaphorique, peu digressive et peu lyrique. Le maréchal, en réalité beaucoup plus exemplaire que Stendhal de ladite tendance, écrit des récits factuels, linéaires, découpés par journées et extrêmement minutieux<sup>36</sup>. Ses textes sont étrangers aux recherches stylistiques de Ségur (que Beyle réproche) et à toute espèce de métaphorisation. Par ailleurs, il est le personnage principal de ses récits (lui et non pas Napoléon<sup>37</sup>) ; son modèle est César, pour le style bref et sec, et le procédé qui consiste à se désigner par son patronyme<sup>38</sup>.
- 15 Pour appuyer sa revendication de stricte exactitude, il joint à la fin du volume quelques « Pièces justificatives » (notamment un extrait de sa correspondance avec Pichegru), dont il ne donne pas toujours la référence, mais qui sont là pour signifier sa rigueur. C'est un procédé courant, qu'adoptent aussi certains auteurs commerciaux comme Cuisin : ce n'est donc pas, semble-t-il, l'essentiel. L'essentiel est une certaine exemplarité morale, qui prend dans le contexte de la Restauration une signification politique. La principale « preuve » que produit Gouvion (comme le font également Ségur et toutes les grandes figures du régime napoléonien lorsqu'elles passent à l'écriture), ce ne sont pas les pièces justificatives portées en annexe, mais l'autorité et l'esprit militaires que son texte exemplifie. L'auteur oppose son expérience et son charisme aux hommes qui ont pris le pouvoir après Waterloo, mais qui ne sont pas à proprement parler les vainqueurs. Il se présente lui-même comme une métonymie de la grande histoire nationale, et les renvoie à leur passé d'émigrés, protégés de l'étranger, revenus en France dans ses malles. La lecture qu'en fait Stendhal paraît donc très pertinente. Les *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr incarnent effectivement ce que les jeunes héros stendhaliens y découvrent, qui décrédibilise à leurs yeux la société qu'ils fréquentent et dont, pour la plupart, ils sont issus.
- 16 Les textes de Saint-Cyr et de Ségur, parce que ce sont des militaires de très haut rang, sont les plus exemplaires de cet *ethos*, mais on peut généraliser le constat : les



historiographes/mémorialistes sérieux signifient avec gravité qu'ils sont des hommes de valeur, et qu'ils parlent de ce qu'ils ont eu l'insigne chance, mais aussi le mérite, de voir et d'entendre. Beyle lui-même, qui peut arguer de son appartenance à la Grande Armée<sup>39</sup>, et au Conseil d'État, le fait régulièrement dans tous ses textes depuis *l'Histoire de la peinture en Italie*. Disons même qu'il accentue ce trait personnel, en majorant l'usage de la première personne du singulier et en se représentant sous un jour romanesque, qui s'apparente quelquefois au sublime<sup>40</sup>. Le sublime stendhalien a, en particulier quand il sert à façonner l'autoportrait, une portée politique et revendicative dans le contexte d'après la défaite. Mais il constitue une dérive par rapport au modèle fourni par les caciques du régime napoléonien.

- 17 Dans un registre plus modéré, plus conforme au scénario testimonial ordinaire, au seuil des *Mémoires sur Napoléon*, Beyle souligne de manière appuyée et solennelle sa connaissance personnelle de la cour et de l'empereur<sup>41</sup>. Mais il n'a pas pour cela de raison suffisamment forte, comme le lui fait remarquer Mérimée dans une lettre du 12 février 1837<sup>42</sup> ; et en réalité les modalités de son autoportrait tranchent nettement (Mérimée a dû y être sensible), ici encore, sur le style de Gouvion comme sur celui de Ségur : l'égotisme, la surenchère, comme d'ailleurs l'ironie, indiquent un problème de légitimité que les deux officiers n'ont pas.
- 18 L'affichage de la première personne semble d'ailleurs peu compatible avec le fait que les *Mémoires sur Napoléon* sont largement constitués de citations de Las Cases, Jomini, Norvins, et de Napoléon lui-même. En somme, non seulement le ton du texte n'est pas conforme, mais ces mémoires sont de faux mémoires. Le sentiment d'étrangeté augmente lorsqu'on se rend compte que les auteurs cités par Beyle en 1836-1837 ne sont pas ceux qu'il a défendus dix ans plus tôt. Dans les années 1820, la sympathie de Beyle pour Ségur et pour Gouvion-Saint-Cyr s'explique par le fait que ces deux auteurs, pour des raisons différentes, et par des moyens différents, se détachent nettement du récit élaboré par l'empereur lui-même. Tout l'effort de Saint-Cyr consiste à raconter une histoire de l'armée, et non du souverain, et Ségur élabore une analyse de la campagne de Russie où la lucidité de Napoléon est fortement soumise à caution, au point que son échec tragique et monstrueux paraisse prévisible d'entrée de jeu, et puisse lui être en grande partie imputé. Ces « déviations » particularisent nettement les discours de ces deux hommes au sein de la mouvance bonapartiste. Elles correspondent à la méfiance que Beyle a toujours éprouvée pour la propagande impériale, à son dédain des colifichets monarchiques. Lui-même, depuis l'écriture de son théâtre et de son journal, s'est construit dans un rapport dialectique avec Napoléon, c'est-à-dire en partie « contre » lui.
- 19 Jomini, par exemple, procède tout autrement, en concevant une « histoire » ou plutôt une fiction d'histoire du point de vue de Napoléon lui-même<sup>43</sup>. Bignon aussi et bien sûr Las Cases, Gourgaud et Monthon, écrivent toujours à l'ombre de leur empereur et lui dressent une statue pour susciter l'esprit de parti<sup>44</sup>. Il entre dans l'ordre des choses, pour ces auteurs, que les citations de l'empereur soient produites au titre de preuves ultimes. Bignon le dit très nettement :

C'est sous l'abri de l'Empereur que je me cache ; je lui donne la parole toutes les fois qu'un mot de lui peut constater les faits ou en déterminer le caractère ; je l'accompagne à l'œuvre de chaque jour ; je le suis dans son cabinet avec ses ministres ; et ce n'est pas là qu'il est le moins intéressant à observer. Sans cesse il agit, il parle, il dicte des lettres et envoie des notes pour servir de base aux



dépêches ministérielles ; sans cesse aussi je cite les unes et les autres, parce que là est sa pensée et l'expression vraie de sa politique<sup>45</sup>.

- 20 Les archives que Bignon a obtenu le droit de consulter sont utilisées par lui à l'appui de la légende héroïque, et non pour la modérer. La légende, que Napoléon lui-même a lancée dans les *Bulletins de la Grande Armée*, et avant cela, dès 1797, dans le *Courrier de l'armée d'Italie*<sup>46</sup>, s'est fossilisée dès les années 1820 : très rares sont les historiographes qui travaillent contre elle. L'enjeu politique est d'ailleurs tel que la moindre hétérodoxie comporte un risque, que Ségur semble ne pas avoir mesuré. La *Vie de Napoléon* de Jomini est explicitement hostile à son texte. Gourgaud est allé jusqu'à le provoquer en duel<sup>47</sup>. Les gardiens du temple surveillent l'histoire de leur dieu comme le lait sur le feu. Et Beyle lui-même soupçonne Ségur de complaisance à l'égard de la Restauration dans les *Souvenirs d'égotisme*<sup>48</sup>, alors qu'en 1825 il le louait de s'être démarqué de l'histoire officielle telle que la pratiquent, écrivait-il, les « bonapartistes<sup>49</sup> ». C'est l'indice d'une instabilité idéologique, qui s'ajoute au problème de « posture », qu'il va falloir interroger.

## Un bonapartisme singulier et évolutif

- 21 Sous la Restauration, les tensions entre bonapartistes s'expliquent dans un contexte de frustration, où les adversaires légitimistes et libéraux (Chateaubriand, Mme de Staël, Constant, pour ne citer que les plus connus), jusqu'à la mort de Napoléon au moins, ont occupé le terrain historiographique d'une façon qui ne pouvait qu'offusquer ceux qui avaient mis toute leur énergie à le servir sur les champs de bataille, dans les ambassades et dans les préfectures. L'historiographie bonapartiste est alors une historiographie de résistance ; et le fait qu'elle se concentre jusqu'à la nausée sur le fait militaire (c'est le cas en particulier de l'ouvrage de Norvins, mais aussi des textes de Jomini<sup>50</sup>), possède, en dehors de sa légitimité strictement factuelle, une fonction pragmatique. Raconter les batailles auxquelles on a (ou pas) participé revient à déployer le signe d'une puissance collective<sup>51</sup>, à signifier par conséquent la possibilité des batailles et des guerres à venir. Le *Napoléon Bonaparte* de Dumas et les spectacles des Franconi au Cirque-Olympique participent de cette même forme de militantisme.
- 22 Dans la *Vie de Napoléon*, l'un de ses textes les plus clairement engagés, Beyle déploie cette même énergie militante. Dans un esprit de parti ou de camaraderie, il se recommande des « deux ou trois cents » personnes qui lui ont communiqué leur juste sentiment au sujet de Napoléon<sup>52</sup>. Mais, à la différence des historiens focalisés sur le fait militaire, il met plutôt en œuvre une rhétorique « judiciaire », qui intellectualise et personnalise le combat. Ce texte fait vibrer quelque chose de légendaire, mais il ne s'inscrit pas dans la légende officielle inaugurée par Napoléon lui-même. Il fait partie au contraire du tout petit nombre de textes qui, au sein de la mouvance bonapartiste, tentent de se détacher du récit obligé. C'est là surtout ce qui fait son intérêt et sa difficulté (et l'on peut en dire autant des textes de 1817). La *Vie de Napoléon* est à la fois un récit héroïque et un procès de papier, qui remplace celui qui n'a pas eu lieu, où sont examinés successivement les dossiers brûlants du règne de Bonaparte. Dans ce procès, le rédacteur tient à la fois le rôle d'avocat et de juge. Il protège le grand homme de ses adversaires en faisant son procès à leur place, mais tout en faisant cela il s'éloigne du « bonapartisme » brut. Il adopte donc un positionnement politique délicat et particulièrement intéressant dans son contexte. Il use de procédés qui seront repris par

nombre d'historiographes bonapartistes<sup>53</sup>, par exemple de cette parade qui consiste à concéder certaines erreurs de l'Empereur, des erreurs qui ne compromettent pas l'essentiel, qui sont même faites pour rendre le héros plus humain et plus intéressant.

- 23 Dans les années 1830, la situation politique est sensiblement différente. C'est à raison de cette transformation qu'il faut comprendre l'évolution du positionnement de Beyle. Le régime de Louis-Philippe, qui vient d'achever l'Arc de triomphe, qui s'apprête à faire revenir les cendres, tâche d'écrire la légende à sa main. Donc il la légitime, mais il ne parvient pas à capter l'opinion ni à annexer la mémoire bonapartiste, pour des raisons qu'il est impossible d'aborder ici. Il rate son pari. Beyle, qui fait partie des réfractaires, produit coup sur coup à la fin de la décennie la *Vie de Henry Brulard*, les *Mémoires sur Napoléon* et *La Chartreuse de Parme*, trois textes qui font revivre la Révolution et l'Empire et adressent à l'offre politique du régime une fin de non recevoir, d'une manière qui le rapproche incidemment du bonapartisme le plus offensif. Il déclare par exemple, au seuil des *Mémoires sur Napoléon* :

Mon but est de faire connaître cet homme extraordinaire, que j'aimais de son vivant, que j'estime maintenant de tout le mépris que m'inspire ce qui est venu après lui<sup>54</sup>.

- 24 Il n'y a certainement pas d'incompatibilité, dans l'esprit de Beyle ainsi disposé, entre la nécessité de restituer le détail des batailles qui ont fait la gloire de Napoléon (tâche qu'il confie aux spécialistes), et les digressions romanesques des fameux chapitres 19 et 20, qui inventent le lieutenant Robert, le paradis des amours franco-italiennes, et vont avoir pour développement *La Chartreuse de Parme*. Tout cela, fiction comprise, est fait pour servir le tableau et pour ainsi dire le spectacle de ce passé qui ne doit pas passer, ou plus exactement dont il ne faut pas faire son deuil. Beyle n'a pas d'ambition historiographique au sens propre du terme : il écrit une littérature d'intervention politique, dont la mémoire révolutionnaire et napoléonienne est un enjeu fondamental. Il écrit pour faire voir l'histoire, pour la faire admirer et la faire regretter. Par exemple, il représente le 10 août et ce qui s'en est suivi comme un spectacle grandiose :

Le peuple répond à cette trahison par le 10 août : le trône est renversé. Bientôt le défilé de l'Argonne voit la première victoire du peuple français. Alors commence ce grand drame qui, à nos yeux du moins, finit à Waterloo. Il y avait bien des siècles qu'on n'avait vu une grande nation se battre, non pour changer de roi, mais pour sa liberté, et ce qui augmente la sublimité du spectacle, c'est que l'enthousiasme des Français ne fut aidé ni par la religion ni par l'aristocratie<sup>55</sup>.

- 25 Une chose est de dire que Beyle affronte, en matière idéologique et littéraire, des problèmes singuliers, qu'il règle par des moyens singuliers, une autre qu'il est sans attaches, hors-cadre. De ces deux propositions, seule la première est vraie. Beyle le dissident aura toujours veillé à préserver la grandeur de la Révolution et de l'Empire et à défendre leur bilan. Dans *Le Rouge et le Noir*, le *bonapartisme* de Julien Sorel inspire une certaine ironie, mais n'est jamais totalement désavoué. La religiosité napoléonienne du jeune homme est assumée par Beyle lui-même, au seuil du premier chapitre des *Mémoires sur Napoléon*<sup>56</sup>. Ainsi, on peut considérer que les déclarations produites dans les divers projets de préface à ce texte bizarre, qui d'une part revendiquent son originalité stylistique et sa lucidité<sup>57</sup>, et d'autre part opposent, dans un chiasme parfait, le champion de la liberté (Bonaparte) à celui qui l'a finalement confisquée (Napoléon 1<sup>er</sup>)<sup>58</sup>, sont contredites par le texte lui-même. Car le texte cède fréquemment à l'emphase, et consiste majoritairement dans la compilation d'ouvrages

tout ce qu'il y a de plus « buonapartistes », auxquels il donne foi. Deux tendances contradictoires se dégagent, qui définissent le positionnement ambigu et jamais réconcilié d'Henri Beyle sur la question napoléonienne. La première est d'adhésion au grand récit bonapartiste, tel que le régime lui-même l'avait inauguré. Et ceci implique l'épopée militaire. La seconde est une logique de singularisation, réglée sur l'usage superlatif de la première personne, où il faut voir l'effort de produire une analyse originale, et celui de se distinguer, comme intellectuel, des récits militaires.

- 26 En somme, ce qu'il est difficile d'apprécier pour nous, c'est que la manière qu'a Henri Beyle de raconter Napoléon et l'Empire ne peut pas être identifiée au bonapartisme banal, alors qu'elle s'y s'enracine ; à moins qu'il faille formuler la chose dans l'autre sens : la difficulté tient au fait que la manière qu'a Henri Beyle de raconter Napoléon et l'Empire s'enracine dans le bonapartisme banal, mais ne peut pas y être identifiée.
- 27 On peut aussi dire, en prenant de la distance avec le texte stendhalien, que la complexité du discours de Stendhal est à l'image de l'hétérogénéité de la littérature bonapartiste dans son ensemble, dans la période qui va, disons, de Waterloo à l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte. Les hésitations de Stendhal correspondent au cadre relativement hétérogène dans lequel il évolue, et avec lequel il multiplie les contacts. Non seulement une énorme bataille politique se joue autour du nom de Napoléon des années 1810 aux années 1840, mais la mémoire bonapartiste est elle-même moins uniforme qu'il ne semble au premier abord. De Ségur à Raison, de Gouvion à Norvins, elle se décline formellement, socialement et idéologiquement. Elle se décline aussi dans le feuilletage du temps, parce que tous les individus qui écrivent sur Napoléon n'ont pas le même vécu historique, n'ont pas la même culture intellectuelle et ne se projettent pas dans le même avenir. La littérature bonapartiste des années 1820-1840 comporte, si on peut dire, plusieurs couches, correspondant à des générations d'intervenants que le rythme des événements précipite sur le devant de la scène. Il semble que le bonapartisme stendhalien soit travaillé par toutes ces forces, que Beyle flotte, avec beaucoup moins de fermeté qu'il ne le laisse entendre, au fil du temps, entre différentes options intellectuelles : entre le bonapartisme orthodoxe et sa contestation, entre sa lecture des grands officiers, des grands commis de l'État, et son débat avec les jeunes libéraux, comme Jacquemont et Mérimée, qui ne se sentent pas tenus à l'adoration du chef, qui ne lui doivent rien à titre personnel, et dont la pensée politique est fortement marquée par l'influence anglaise. Le Napoléon de Stendhal est un problème non réglé, un personnage non stabilisé, dans un récit qui peine à trouver sa forme, ou qui en prend, successivement, plusieurs.

---

## NOTES

1. Pour l'anecdote, le tragédien prit les traits et en particulier la coupe de cheveux de Napoléon, et déclencha des troubles qui nécessitèrent l'intervention de la police. Le texte de la pièce fut partiellement censuré, mais l'édition bruxelloise de 1822 est complète et signale par des croix les passages qui ont été supprimés en France. L'édition Ponthieu de 1822 est précédée d'un long « préambule historique », qui, placé sous les bons auspices de Plutarque et de Montesquieu, se

termine par une étude comparée des caractères et des destinées de Sylla et de Napoléon, qui est en fait un hommage au second.

2. L. Arnault, *Régulus*, tragédie en trois actes, Paris, Ponthieu, 1822, p. VI.

3. Voir à ce sujet M. Samuels, *The spectacular past. Popular History and the Novel in Nineteenth-Century France*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2004, p. 116-119.

4. *Ibid.*, p. 108.

5. *Ibid.*, p. 120-123.

6. La contribution de Hugo à la constitution du « mythe » napoléonien, dans un espace public marqué par un bonapartisme populaire et révolutionnaire est décisive, en particulier lorsqu'il publie *Les Chants du crépuscule* (1835), puis, à l'occasion du retour des Cendres de Napoléon le 15 décembre 1840, une petite plaquette rassemblant à prix modique les neuf poèmes qu'il a consacrés à l'empereur depuis 1827, à savoir « Lui » et « Bounaberdi » (tirés des *Orientales*), « À la colonne de la place Vendôme » (des *Odes et Ballades*), « Souvenir d'enfance » (des *Feuilles d'automne*), « À la colonne », « Le grand homme vaincu... » et « Napoléon II » (des *Chants du crépuscule*), « À Laure, duchesse d'A\* » (des *Rayons et les ombres*), « À l'arc de triomphe » (des *Voix intérieures*), plus deux poèmes inédits, « Le Retour de l'empereur » et « Le 15 décembre 1840 ». Cette plaquette était introduite par ce texte non signé : « Nous croyons exécuter une idée patriotique et honorable en mettant à la portée de toutes les bourses ces vers faits pour tous les cœurs, et en ne faisant de toutes ces productions séparées, éparses dans vingt-trois volumes d'un prix élevé, qu'un seul livre, qu'un seul faisceau, qu'un seul trophée. » Nous tirons ces informations de l'article de F. Laurent, « "Car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir eu pour maître" » : Le Napoléon de Victor Hugo dans l'œuvre d'avant l'exil » : <<http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/00-09-16laurent.htm>>. Le bonapartisme populaire de ces années est la base d'une tradition qui ne s'est jamais éteinte au XIX<sup>e</sup> siècle, que certains moments de l'histoire nationale ont fortement revigorée, et qui a des prolongements contemporains (s'agissant de littérature, on peut songer par exemple au *Napoléon* de M. Gallo (1997), ou aux trois romans napoléoniens de P. Rambaud, dont *La Bataille*, Prix Goncourt 1997, fait apparaître le personnage d'Henri Beyle, tandis qu'*Il neigeait* est un mot hugolien bien connu (P. Rambaud, *La Bataille* et *Il neigeait*, tous deux édités chez Grasset, respectivement en 1997 et 2000).

7. Beyle a possédé plusieurs éditions des *Messéniennes*.

8. Stendhal, *Paris-Londres* [désormais PL], éd. R. Dénier, Paris, Stock, 1997, p. 500. La naïveté de ce titre n'est pas exceptionnelle.

9. PL, p. 260-261.

10. Sur ces spectacles, voir M. Samuels, ouvr. cité, p. 48 et s.

11. Le premier de ces textes, rédigé du vivant du souverain, présenté comme une réponse aux attaques de Mme de Staël, est très précoce (la *Vie de Napoléon*, diffusée sous forme manuscrite dans les milieux romantiques et libéraux milanais en 1818) ; le second, inachevé, est composé en 1836-1837 (les *Mémoires sur Napoléon*). Voir Stendhal, *Napoléon*, édité par C. Mariette, Paris, Stock, 1998 [désormais N].

12. Pour mémoire, Napoléon Bonaparte est mort le 5 mai 1821.

13. En l'occurrence, le général comte de Montholon et le général Gourgaud.

14. Il s'agit donc d'un texte écrit à la première personne du singulier : Napoléon est le personnage-narrateur de ces mémoires fictifs.

15. Texte d'une brochure publicitaire figurant dans l'ouvrage précédemment cité.

16. Qui fit faillite.

17. Il existe au moins trois éditions de ce titre en 1830, qui fut réédité vingt-deux fois au cours du siècle.

18. Rappelons que Beyle et Lucien Bonaparte se sont fréquentés lorsque le premier était consul à Civitavecchia.

19. Il est exilé à Bruxelles — Stendhal parle à son sujet de « persécution » (PL, p. 248). Thibaudeau, républicain conservateur en 1848, rallié au Second Empire, est mort en 1854 le dernier des Conventionnels.

20. Lié par ses fonctions en particulier au sort de l'Allemagne, de la Pologne et de la Lituanie ; ministre des Affaires étrangères pendant les Cent-Jours ; député d'opposition sous la Restauration ; député sous la monarchie de Juillet, adversaire de sa politique étrangère notamment concernant la Pologne ; pair de France en 1837 ; élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1832.

21. Le texte fut intégré ultérieurement au massif d'*Histoire et Mémoires*, par le général comte de Ségur, Paris, Firmin-Didot, 1877.

22. Voir à propos de Soult, par exemple, PL, p. 685.

23. Parus en 1824. Réédités en 2007 aux éditions S.P.M.

24. Qui occupe les pages 809 à 816 de PL. Ce texte a été réédité aux éditions S.P.M en 2013. Thibaudeau est aussi l'auteur de *Le Consulat et l'Empire, ou Histoire de la France et de Napoléon Bonaparte, de 1799 à 1815*, parue en 10 volumes chez Renouard en 1834-1835.

25. PL, p. 837.

26. PL, p. 879.

27. N, p. 247.

28. Dans les *Souvenirs d'égotisme* en revanche, la personne de Philippe de Ségur, et celle de son père, Louis-Philippe de Ségur, grand maître des cérémonies de l'empereur, s'attirent un mépris cinglant (Stendhal, *Œuvres intimes*, tome II, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1982, p. 448-450). Voir, dans ce volume, la contribution de Ph. Jousset.

29. Il déclare à Balzac, dans le brouillon d'une fameuse lettre datée du 16 octobre 1840 : « Je lis fort peu : quand je lis pour me faire plaisir, je prends les Mémoires du M[aréchal] Gouvion Saint-Cyr ; c'est là mon Homère ». B. Didier a rendu précisément compte de la relation que Beyle a entretenue toute sa vie avec Gouvion Saint-Cyr et avec ses *Mémoires* (« Gouvion Saint-Cyr, "mon Homère" », dans V. Laisney éd., *Le Miroir et le chemin*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 91-101). On se souvient que Julien Sorel se promène le long du Rhin, à Kehl, en regardant une carte militaire tirée d'un ouvrage de Gouvion Saint-Cyr ; les *Mémoires* du maréchal sont aussi une lecture de Leuwen, conseillée par Gauthier ; Mosca — comme Beyle, sauf dans le *Brulard* — exprime une très haute considération pour l'officier.

30. Prospectus, 1827 : « À mesure que le temps marche, NAPOLÉON grandit. C'est en vain que l'on entasse des livres à hauteur de sa statue ; en vain que des publications nouvelles fatiguent incessamment la curiosité sans l'épuiser ; il est toujours la pensée fixe du siècle ; il est comme une immense énigme, dont tous se demandent le mot. Et les uns viennent avec un sourire de contentement, nous dire : je vais vous montrer le héros, et ils nous le présentent tel qu'ils l'ont circonscrit dans leur petit champ de vue, et ils l'enferment dans un horizon rétréci ; mais la grande ombre leur échappe en se riant de ces efforts de pygmées. D'autres croient se grandir par leur admiration de séides, et ils s'imaginent peut-être avoir ajouté une couronne sur ce front, dont leurs yeux de taupe ne pouvaient supporter l'éclat : mais le héros se rit de ses panégyristes comme de ses détracteurs ; il s'appuie sur le temps et sur ces générations que, par son prestige, il a pétrées et façonnées à l'admiration. D'autres enfin, ignoble espèce, spéculant sur nos regrets, sur ce que nous avons de plus vibrant au cœur, nous font de la littérature marchande qu'ils jettent en pâture à notre avidité de Tantale ».

31. Cuisin, ouvr. cit., « Réflexions préliminaires », p. I-V.

32. M. Samuels, ouvr. cit., p. 59. Pour une approche sensiblement différente de ce corpus, pensé en termes épistémologiques, voir N. Petiteau, *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1999, chapitre II « 1821-1848 : naissance d'un héros romantique », p. 53 et s.

33. Ce n'est qu'un des filons suivis par cet écrivain commercial, qui pratique parallèlement une littérature destinée à accompagner la petite et la moyenne bourgeoisie dans leur conquête de « l'art de vivre » : Raison est aussi l'auteur de codes de bonne conduite, de livres de cuisine, d'un code de la chasse, d'un livre intitulé *Cravate et conversation*, d'un *Code de la toilette, manuel complet d'élégance et d'hygiène*. Il est aussi l'auteur d'un code du littérateur et du journaliste, d'histoires de la police et de la garde nationale, et de romans historiques.

34. Il est également l'auteur d'une *Histoire complète de la Révolution française*, parue en 6 volumes entre 1833 et 1836, d'une *Histoire de France* en 1837, et finalement d'un *Précis d'histoire universelle* en 1841.

35. Pour une description précise du livre de Norvins et en particulier du rapport texte/image, voir M. Samuels, ouvr. cité, p. 69-79. Stendhal possédait une édition en quatre volumes de cet ouvrage.

36. Sur la prose serrée, précise, « géométrique » de Gouvion-Saint-Cyr, voir B. Didier, art. cité, p. 99-100.

37. B. Didier rappelle opportunément que Gouvion, critique de l'évolution dictatoriale du régime, n'a pas toujours été « dans la ligne » (*ibid.*, p. 92).

38. Dans des phrases comme celle-ci, tirée des *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Moselle* : « Un parlementaire vint proposer un armistice au général Saint-Cyr, qui répondit qu'il n'avait pas de mission pour entamer une affaire de cette nature, mais qu'il ferait part de cette proposition au général en chef : il le fit, et Pichegru qui n'eut pas l'air de s'en soucier, ne répondit point. » (Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Moselle*, Paris, 1829, p. 330.)

39. Mais pas d'avoir eu de grandes responsabilités, ni d'avoir été héroïque au combat.

40. Au chapitre XCVI du Livre cinq de l'*Histoire de la peinture en Italie*, par exemple, il se représente circulant à grande vitesse dans Moscou en flammes : « Privé de société par la solitude héroïque de cette grande ville, ennuyé de mes camarades, j'aimais à parcourir la *Slabode* allemande, et tous ces grands quartiers ruinés par l'incendie. Je ne savais que cinq mots russes ; mais je faisais la conversation par signes avec Arthemisow, le plus vif de mes cochers, et qui tenait toujours mon *droshki* au galop. » (*Histoire de la peinture en Italie*, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1996, p. 274.)

41. « Un homme a eu l'occasion d'entrevoir Napoléon à Saint-Cloud, à Marengo, à Moscou ; maintenant il écrit sa vie, sans nulle prétention au beau style. » (N, p. 249 ; voir également p. 251-252 : « L'écrivain, qui a vu l'entrée de Napoléon à Berlin le 27 octobre 1806, qui l'a vu à Wagram, qui l'a vu marchant un bâton à la main, dans la retraite de Russie, qui l'a vu au Conseil d'État, s'il a le courage de dire la vérité sur tout, même contre son héros, a donc quelque avantage. »)

42. Que donne C. Mariette en annexe : N, p. 699-700.

43. Sous la plume de Jomini, à propos de l'incendie de Moscou, le génial Napoléon peut déclarer (contre ce qui paraît être la vérité historique) : « Je mesure d'un coup d'œil rapide toutes les conséquences de cette grande catastrophe. » Un peu plus loin il passe sous silence les véritables atrocités de la retraite, que Ségur s'efforce au contraire de décrire : « Les maux dont ma malheureuse armée fut frappée ne sauraient être retracés par le burin de l'histoire. À peine les fictions les plus exaltées de l'épopée pourraient-elles en offrir une esquisse ; un tableau exact n'en parviendra sans doute jamais à la postérité ; il serait trop étranger d'ailleurs au but de ce récit pour que je cherche à l'ébaucher. » (*Vie de Napoléon*, ouvr. cit., p. 145 et p. 185-186.)

44. Voici comment Bignon présente son travail : « Historien discret, je m'efface, autant qu'il m'est possible, derrière ces grands personnages. Je ne raconte guère qu'en mettant les acteurs en scène, et naturellement c'est presque toujours l'empereur Napoléon qui se trouve placé sur le devant du théâtre. Vengée des injures de la Restauration par la révolution de 1830, aujourd'hui sa grande figure resplendit de toutes parts ; elle brille de nouveau en haut de la colonne ; elle

occupe un immense espace dans les galeries de Versailles ; sa personne seule, jetée dans des compositions de diverses sortes, donne de la valeur à une foule de tableaux que l'art du peintre n'eût que faiblement recommandés à l'attention publique. J'ai usé d'un pareil artifice dans mon ouvrage [...]. Je n'imagine pas qu'il existe aucun livre où le prince, le magistrat, le guerrier, qui en est le sujet, apparaisse aussi vivement que Napoléon dans le mien. » (*Histoire de France sous Napoléon, deuxième époque*, tome 1<sup>er</sup>, Bruxelles, Meline, Cans et Compagnie, 1838, p. 6-7.)

45. *Ibid.*

46. Voir à ce sujet J. Tulard, *Le Mythe de Napoléon*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 31.

47. Gourgaud, en désaccord profond avec le livre de Ségur, publia *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812 ou Examen critique* en 1824. Les deux hommes allèrent au duel et Ségur fut blessé.

48. Stendhal, *Œuvres intimes*, tome II, ouvr. cité, p. 448.

49. *PL*, p. 283, p. 486. Le mot sonne tout de même étrangeté sous la plume de Stendhal, qui semble ici *surjouer* son opposition aux orthodoxes, parce qu'il s'adresse au public anglais.

50. Leurs livres ne traitent quasiment que des faits militaires, et leurs seuls personnages sont l'Empereur, les maréchaux et les généraux. Jomini, officier lui-même, fit après 1815, comme écrivain et comme conseiller du tsar, une carrière d'expert militaire.

51. Le texte de Ségur s'ouvre sur une adresse « Aux vétérans de la Grande Armée », qui débute ainsi : « Mes compagnons, / J'entreprends de tracer l'histoire de la Grande-Armée et de son chef pendant l'année 1812. J'adresse ce tableau à ceux d'entre vous que les glaces du nord ont désarmés, et qui ne peuvent plus servir la patrie que par les souvenirs de leurs malheurs et de leur gloire. Arrêtés dans votre noble carrière, vous existez plus encore dans le passé que dans le présent ; mais quand les souvenirs sont si grands, il est permis de ne vivre que de souvenirs. » (*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, par le Général Comte Ph. De Ségur, Paris, Beaudoin frères, 1824, p. 1.)

52. « Les auteurs de cette Vie en 300 pages in-8° sont deux ou trois cents. Le rédacteur n'a fait que recueillir les phrases qui lui ont semblé justes » (*N*, p. 13).

53. Raison recourt épisodiquement au procédé, de même que Jomini, d'une manière assez comique, puisque c'est à Napoléon lui-même qu'il prête la capacité de concéder des faiblesses : « Je me décide un peu tard à la retraite » ; « Je renonce trop légèrement à mon projet » (Jomini, *Vie de Napoléon*, ouvr. cit., p. 161 et 169).

54. *N*, p. 249.

55. *N*, p. 283. Ce passage situe Beyle bien plus à gauche que le bonapartisme orthodoxe. Stylistiquement, il se caractérise par cette rhétorique de l'*enargeia* définie par Quintilien pour décrire les aspects les plus saillants du style de Thucydide, et que certains historiographes classiques, très appréciés de lui, Retz, Montesquieu par exemple, ont cultivée (voir A. Zangara, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique. II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - II<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, Paris, Vrin, 2007).

56. « J'éprouve une sorte de sentiment religieux en osant écrire la première phrase de l'histoire de Napoléon. Il s'agit du plus grand homme qui ait paru dans le monde depuis César [...]. » La suite du texte conserve ce ton superlatif (*N*, p. 257).

57. Voir la déclaration « À Monsieur le libraire », qui demande pardon de l'absence d'emphase (*N*, p. 245). Voir, dans le premier projet de préface, l'affirmation qu'« en sa qualité de souverain, Napoléon écrivait mentait toujours. [...] J'ai tâché de n'être pas dupe » (*N*, p. 249).

58. « Enfin, en 1797 on pouvait l'aimer avec passion et sans restriction ; il n'avait point encore volé la liberté à son pays ; rien d'aussi grand n'avait paru depuis des siècles » (*N*, p. 253).



---

## RÉSUMÉS

Cet article propose une analyse des contributions stendhaliennes à l'histoire de Napoléon en les situant dans le contexte des nombreuses productions de l'époque sur le sujet.

This article presents an analysis of Stendhal's contributions to the history of Napoleon by situating them in relation to the many other texts produced on this matter in their historical context.

## AUTEUR

### FRANÇOIS VANOOSTHUYSE

Université Sorbonne Nouvelle

CRP 19

François Vanoosthuyse est maître de conférences en littérature française et didactique du français langue étrangère, habilité à diriger des recherches, à l'université Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Il enseigne la littérature, le cinéma et la didactique. Spécialiste de la littérature du premier XIX<sup>e</sup> siècle et de Stendhal en particulier, il a régulièrement collaboré à *L'Année Stendhalienne*. Il a publié, en collaboration avec Xavier Bourdenet, *Enquêtes sur les Promenades dans Rome, « façons de voir »* (Ellug, 2011). Deux ouvrages à paraître en 2017 aux Classiques Garnier : *Le Moment Stendhal* et *Théâtre et histoire, 1789-1830* ; et chez Champion : *Images et enseignement : perspectives historiques et didactiques* (en collaboration avec Ève-Marie Rollinat-Levasseur et Florence Ferran).